

# le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an..... 6 fr. »  
Six mois..... 3 fr. »  
Trois mois..... 1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne  
La Rédaction à **SILVAIRE**  
L'Administration à **Pierre MARTIN**

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an..... 8 fr. »  
Six mois..... 4 fr. »  
Trois mois..... 2 fr. »

## LES LIBERTAIRES MEXICAINS

Rien n'est plus digne d'exciter notre admiration que ce superbe mouvement qui ne s'est ni enlisé dans la vieille ornière politique, ni perdu dans les nuages d'une métaphysique sectaire et stérile, les deux écueils qui, généralement, font sombrer les révolutions populaires.

En relations avec nos camarades mexicains, j'avais pu, depuis assez longtemps, suivre leurs efforts et reconnaître avec joie qu'ils menaient leur œuvre avec autant d'habileté que de courage persévérant. Ils se sont tout d'abord unis sur un programme réalisable assez large pour attirer à eux tous les éléments énergiques et généreux et, en même temps, assez précis pour donner au mouvement une base sociale. Il s'agissait bien, certes, d'abattre le « roi sans couronne », le tsar du Mexique, Porfirio Díaz, le féroce valet du capital américain, l'homme qui maniait comme une massue l'arme du Pouvoir, mais il s'agissait aussi, une fois ce pouvoir ébranlé, de profiter du moment pour accomplir une besogne pratiquement communiste et libertaire, détruire et, en même temps, édifier.

Au lieu de se perdre dans les discussions byzantines, nos amis ont agi d'un commun accord pour détruire les repaires de la tyrannie financière et judiciaire, faire flamber les papiers, consacrant l'inégalité et l'exploitation et mettre en liberté les prisonniers.

Non seulement les prisonniers politiques, mais les autres. Quoi ! on veut régénérer le monde, créer une société nouvelle, réaliser la liberté, l'égalité et la fraternité, formule qui sera admirable lorsqu'elle cessera d'être un mensonge, et l'on hésiterait à rendre à la liberté, à la vie, des hommes étiquetés, malfaiteurs c'est vrai, dont beaucoup ne sont pas des saints c'est encore vrai, mais qui, cependant, ne sont pas pires que les forbans de l'exploitation capitaliste ou les charlatans de la politique (malfaiteurs de plus grande envergure) qui eux se promènent librement sous le soleil.

Cependant, si cette amnistie non plus étroitement politique, mais sociale, si ce baptême d'hommes et de frères donné à des victimes qu'on appelle à une vie nouvelle est mesure logique autant que généreuse, il ne s'en suit pas le moins du monde que, tombant d'un sentiment humain dans une sensiblerie de gâteaux, on doive permettre à des inconscients ou des sans scrupules de communiquer leurs tâches personnelles à un mouvement salué avec enthousiasme et espérance par tous les opprimés. Pas plus que les politiciens et les capitalistes, la clique des tapeurs, estampeurs, escrocs et fainéants affichant superbement le mépris de la plèbe travailleuse n'a le droit de subsister en parasite au détriment de la masse. Quelles que soient les excuses ou les explications qu'au point de vue purement philosophique on puisse trouver à ces êtres, on a non seulement le droit mais le devoir de les éliminer là où ils peuvent être dangereux et de défendre contre eux un mouvement qui a coûté tant de travaux d'organisation et pour lequel tant de vies généreuses ont été déjà sacrifiées.

C'est ce que font nos amis qui ont initié la révolution du travail affranchi dans la masse profonde du peuple mexi-

cain, parmi ces Indiens dépossédés de leurs anciens territoires, transformés en péons des grands propriétaires et dont la condition diffère peu de l'esclavage. Ils appellent tous les fils du sol à la même vie de travail, de liberté et de bien-être, réalisent tout ce qui est réalisable aujourd'hui et laissent la porte ouverte aux progrès futurs qui ne pourront se produire que dans un milieu transformé. Ils rendent la terre aux groupements qui la cultiveront, s'efforcent tout en combattant, d'organiser la production et l'échange en attendant que celle-ci puisse devenir entièrement la libre circulation communiste et peut-être, dans un avenir plus éloigné, la prise au tas, ce qui dépendra évidemment de l'état de la production et du développement économique de l'humanité.

Ils savent à la fois par l'étude raisonnée des faits historiques et par le simple bon sens non obscurci par les sophismes, qu'une révolution, en même temps qu'elle se défend par les armes, ne doit pas se laisser isoler et affamer. Je me rappelle qu'il y a une vingtaine d'années, circulait dans les groupements anarchistes, cette idée absurde : « Le jour de la révolution, occupons-nous seulement de consommer. Prenons, prenons prenons sans compter : plus tard, on verra ».

Cette façon d'escamoter les problèmes et de couvrir son ignorance ou sa paresse sous des phrases prononcées avec une suffisance superbe, serait la condamnation à mort de toute révolution. Pour la victoire des révolutionnaires en lutte contre les forces de l'Etat-Capital pour la mise en train de la nouvelle société, il faut non des mots et de la pose, mais des vivres, des vêtements, des maisons, avec l'assurance que toutes ces choses de première nécessité, accaparées ou gaspillées par des parasites, ne manqueront pas dès le lendemain.

Je sais bien qu'il y a des statistiques optimistes déclarant que la production est très supérieure aux besoins de la consommation. D'où beaucoup se hâtent de conclure que, la révolution venue, on pourra subsister indéfiniment sans travailler, comme si le stock présentement accumulé était inépuisable.

On en revient enfin de cette erreur en constatant que les produits comestibles ne sont nullement surabondants comme les vêtements et les chaussures, que les animaux, dont on oublie de tenir compte, en dévorent une partie ; on comprend que la masse routinière s'effarerait en voyant manquer les subsistances et on arrive à sentir l'impérieuse nécessité de continuer à produire sans trop d'arrêt, tout en modifiant complètement les conditions du labeur, en y introduisant l'hygiène, le repos nécessaire et la gaieté, avec la joie consciente de ne plus travailler cette fois pour entretenir prêtres, soldats, magistrats, capitalistes et autres parasites.

Nos camarades mexicains nous donnent une leçon de faits. Ils ont, en même temps, ouvert l'ère héroïque des époques garibaldiennes, qui enthousiasmaient nos pères ; mais, cette fois, il ne s'agit plus de patrie, de nationalisme et de chocs de races : c'est la révolution sociale qui surgit de l'autre côté de l'Atlantique, dans le ciel rouge des ba-

tailles et appelle au bien-être, à la liberté, les opprimés du monde entier.

De tous nos forces, aidons les révolutionnaires du Mexique. Envoyons-leur non seulement l'expression platonique de notre solidarité, mais aussi de l'argent pour qu'ils puissent en faire des cartouches et du pain.

Ch. Malato.

(Voir en 3<sup>e</sup> page les dernières nouvelles reçues du Mexique).



EN REPRESENTATION

A l'instar de Sarah, Coquelin, Ferri, Clemenceau, Anatole France (hélas!), le citoyen Jaurès part pour une tournée de conférences en Argentine, à raison de 10.000 francs le cachet. C'est le tarif des grands cabotins.

Jaurès ignore-t-il tous les crimes liberticides, toutes les abominations que le gouvernement argentin ne cesse de commettre, depuis un an surtout, et que nous avons, à peu près seuls, il est vrai, maintes fois signalés ? Ignore-t-il que les caciques se servent de son nom comme ils se sont servis du nom de France, un peu pour relever leur prestige aux yeux du monde, beaucoup pour relever leurs finances ? Car ces visites viennent d'être couronnées, ne l'oublions pas, par un emprunt de 300 millions, en attendant les suivants.

Si le citoyen ne sait pas tout cela il est bien coupable. Et s'il le sait...

### SABOTAGE MINISTERIEL

Nos gouvernants jouent de la virgule avec maëstria. L'article 24 de la loi d'Escoquerie annonce une peine de 100 à 2.000 francs d'amende et d'un emprisonnement de cinq jours à deux mois pour toute personne qui aura fait disparaître des cartes annuelles les timbres dûment apposés.

Le mot d'ordre de la C. G. T. étant : Brûlez vos cartes ! le ministère du travail, pour effrayer l'assujéti, s'est empressé de faire inscrire sur les fameuses cartes : « L'article 24, etc., toute personne qui aura fait disparaître des cartes annuelles, des timbres dûment apposés ».

La falsification est évidente. Ce n'était pas assez d'avoir saboté les retraites ouvrières, nos maîtres en sabotage devaient s'en prendre à leur propre texte de loi.

Si le peuple suivait jusqu'au bout un pareil exemple, c'est alors que toutes les lois et tous les législateurs en verraient de dures...

### LA LOUEE

A la louée de la Saint-Jean dernière, on a constaté, nous dit le Bulletin des Bourses du Travail du Cher, une légère baisse de prix sur les louées précédentes, à Nérondes. Et cela pendant que l'agriculture « manque de bras » et que le prix de la vie augmente. Mais les salaires des autres années étaient donc élevés ?

Qu'on en juge par ceux de cette année : vachers, 300 à 330 fr. par an ; bergers, 190 à 240 ; bonnes, 300 à 400, et le reste à l'avenant.

Ceci, non pas en 15 ou 1611, mais en 1911. Elevez convenablement une famille avec cela !

### Fédération Communiste Révolutionnaire

Jeudi 27, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Eden-Concert, 54, avenue Ledru-Rollin.  
GRAND MEETING SUR LA GUERRE  
F. Delaisi, Bricheteau, P. Martin, Beaulieu, Jacquemin.  
Entrée : 0 fr. 30 pour les frais.

### Fédération Communiste Révolutionnaire

SAMEDI 29 JUILLET à 8 h. 1/2 du soir.

SALLE DU ROCHER SUISSE, Rue du Chevalier de la Barre.

## GRAND MEETING SUR LA GUERRE

### ORATEURS :

**Francis DELAISI**  
Rédacteur à la Bataille Syndicaliste.  
**Pierre MARTIN**  
du Libertaire  
**JACQUEMIN**  
de la F. R. C.  
Travailleurs,

**BRICHETEAU**  
de la Fédération du Bâtiment.  
**BEAULIEU**  
du Vieux Diogène.  
**Ernest GIRAULT**  
Publiciste.

Nos affections humaines veulent la paix entre les peuples et nous devons signifier à nos gouvernants que nous entendons rester les maîtres de notre peau.

Venez tous à notre REUNION !

Entrée : 30 centimes pour couvrir les frais.

## Gouvernants et Mouchards

Que de fois on nous a dit :

« Vous autres anarchistes, rêveurs utopiques, décrocheurs de lune, vous feriez beaucoup mieux d'employer un peu d'esprit pratique, si vous en reste encore, à dénicher des hommes capables — et il y en a, croyez-le ! — de changer la forme actuelle du gouvernement qui nous opprime ; cela vaudrait mieux que de hurler continuellement, sempiternellement à la fin de tout.

« Vous êtes des négateurs, rien que cela, et le vent de la raison dispersera les quelques cailloux que vous fûtes obligés de semer dans le dédale de vos conceptions abracadabrantes, afin d'esayer de vous y reconnaître un jour. Vous pourriez, certes, employer votre temps beaucoup plus utilement qu'à des dissertations byzantines ; il y a des hommes propres, intègres qui ne demandent qu'à prendre la défense du faible, de l'exploité, eh bien ! offrez votre concours à ces hommes-là, à ces dévoués, et vous verrez que vous n'avez pas à vous en repentir. »

Depuis des années, on nous dit cela, on nous rabâche que nous sommes les hurluberlus de la Sociale, les prêtres de je ne sais quelle déesse fatale et que nous égarons sur son autel ce qu'il y a de bon et de logique dans ce monde.

Eh bien, oui ! cela ne nous déplaît nullement de passer pour d'incorrigibles négateurs ; nous restons les irréductibles ennemis de l'Etat, du gouvernement, et il me semble que, toujours, les événements nous ont donné raison.

Depuis quarante ans, depuis que la République pâle des Thiers, des Mac-Mahon, des Grévy, planta le drapeau tricolore sur les tombes des commandants massacrés, il n'y a rien de changé, absolument rien.

Populo-Candide disait en 1872 : « Laissez faire, un souffle nouveau ranimait le pays ; nous avons enfin cette République qui nous souriait dans un rêve sous Badingue, nous l'avons ; elle est encore un peu jeune, elle est engluinée de réaction par ses ministres, mais laissez-la grandir, la bougresse fera quelque chose et le drapeau de la grande révolution, le drapeau de Vainy se referra une virginité que la cliquaille napoléonienne et bourbonnienne lui enleva. »

Où-dà ! pauvre vieux, que te donne-telle, cette bonne fille ?

Les retraites ouvrières...

Si cela te contente, tu n'es pas difficile.

Non ! depuis quarante ans, nous n'a-

vous rien eu d'appréciable ; les gouvernants, qu'ils soient teintés de rose ou de rouge vil, se fichent de tout, hormis de s'enrichir.

Les procédés qu'employa Napoléon III pour gouverner, chaque président du Conseil les employa. L'Empire avait ses mouchards. « Les blouses blanches », dans les restaurants ouvriers, dans la rue, se documentaient ; ils renseignaient les bureaucrates de la rue de Jérusalem sur les faits et gestes des travailleurs révolutionnaires, tout en excitant ceux-ci à la révolte.

La République française a ses Métivier. Un chef de gouvernement, un Clemenceau, président du Conseil, reçoit en audience particulière l'immense crapule qui trahit ceux qui le considèrent comme leur frère d'armes, le lâche qui vient se vendre pour plus de trente deniers. — tout augmenté ! — il lui serre la main et l'engage à persévérer dans la voie qu'il s'est tracée.

Et dire que Clemenceau était presque beau sous l'Empire !

Un gouvernement a besoin d'Azew, de Métivier provocateurs ; la cuisine politique a des exigences ; les maîtres du pays doivent soulever le couvercle de la poubelle où s'agitent les infâmes et choisir dans le tas.

Le plus sale, le plus abject est naturellement l'élui ; plus il est dégoutant, dépourvu de scrupules, plus il fournit de bon travail.

Ceux qui nous traitent en ennemis, parce que nous croyons qu'un gouvernement ne peut pas être respectable, parce que nous disons tout haut le dégoût que nous inspire les combinaisons des gens du Pouvoir, peuvent nous traiter de fous furieux, de névrosés, peu nous chaut ; chaque jour nous apporte un fait qui nous donne raison et fortifie notre résolution de ne jamais servir un gouvernement.

Nous sommes peut-être, cette fois pour tout de bon, à un tournant de l'histoire ; jusqu'à présent, ce fut dans les tournants que le peuple, qui faisait tout, fut volé, berné, roulé. Que nous apportera le prochain tournant ?

Sera-ce la dictature, qui est dans l'air ? Il y a une renaissance — c'est un bien joli mot pour une aussi vilaine chose — de l'esprit prétorien en haut lieu.

Le général André n'a pas fait école, et l'on va élever au grade de généralissime le général Pau, cagot avéré, antidémocrate farouche ; comme certains le



pensent, c'est un signe des temps, nous nous acheminons vers une dictature.

Et quand nous en serons là, ceux-là même qui nous reprochent notre éternel esprit de contradiction comprendront peut-être enfin que nous avons eu raison, que la République, le gouvernement qu'ils ont défendu, était aussi pourri que les autres régimes !

Concessionnaires, marchands de croix, panamistes, agitateurs, voleurs, menteurs, voilà le dessus du panier républicain, voilà le gouvernement et ses cariatides de mouchards. Cette clique est encore soutenue par tous ceux qui trouvent que tout est pour le mieux dans le plus sale des mondes, et qui, quand on parle devant eux de ce que l'on pourrait faire, s'ils voulaient nous aider et secouer leur torpeur, lèvent mollement les bras et disent : « A quoi bon... »

Ni Empire, ni République ploutocratique, ni gouvernement de mouchards ; nous voulons une société propre, reluisante.

Quand le peuple aura fait sa révolution pour son compte, alors, disposant de toutes les forces de production, il pourra s'organiser pour vivre bellement, sans politiciens qui le flagnonnent, sans maîtres qui l'oppriment, sans Judas qui le trahissent.

Eugène Péronnet.

## POUR TOUTES LES VICTIMES

Notre ami et collaborateur Pierre Ruff, transféré vendredi soir à l'infirmerie de Fresnes, après quatre jours de grève de la faim, recevait en même temps notification qu'il était — enfin — mis au régime politique.

Il est aujourd'hui à la Santé.

Il est donc bien entendu qu'il faut être à deux doigts de la mort pour qu'on daigne vous rendre la justice la plus élémentaire dans les prisons de la R. F. N'est-ce pas monstrueux ?

Le camarade Viet, plus robuste, en était hier à son dixième jour ! Les camelots du roi seraient nourris de force, paraît-il. A Rouen, l'un d'eux en est à son huitième jour de jeûne !

Pendant ce temps, Hervé a été brutalement jeté à Clairvaux. L'Empire si honni — en paroles — par nos gouvernants, se contentait de Saint-Pélagie.

A part Viet, il y a d'autres camarades encore qui supportent les affres de la faim, à la Santé, plutôt que de subir l'abaissement de leur dignité. Il y a quelque chose d'effroyable à penser qu'on est obligé d'en arriver là, sous un gouvernement prétendu libéral pour être traité en hommes et non pas en bêtes sauvages.

Nous ne dirons pas, comme certains puristes révolutionnaires : « Que nos amis ne méritaient pas le traitement réservé aux apaches, aux bandits, aux flétris de la société. » Les prisonniers de droit commun, — que nous ne voulions pas — n'en sont pas moins nos frères. Ils sortent presque tous de notre classe. Ce sont des êtres issus de progéniteurs abîmés de vices ou de misère. Ils ont été pour la plupart privés d'éducation, élevés dans un triste milieu, entourés de fâcheux exemples.

C'est absurde et féroce à la fois de croire que la dureté du régime pénitentiaire peut moraliser, amender les délinquants : Non ! Au contraire : tous ces déséquilibrés, tous ces cerveaux malades devraient être traités d'une façon très humaine, largement tolérante, exempte de mépris.

Les Ruff, les Hervé et autres détenus politiques ne devraient pas être l'objet d'un traitement plus généreux, plus humain, qui ressemblerait à un privilège. Tous les prisonniers devraient être traités ainsi ; et nous sommes assurés que ce serait encore le moyen le plus certain et le plus économique de sauver la société en sauvant les parias, appelés « méprisables apaches » par les collets-montés révolutionnaires.

Où, criions pour que les prisonniers qui s'imposent le supplice de la faim soient traités avec égard ; mais soyons généreux aussi pour ne pas étriquer notre conception de la responsabilité humaine et évitons ce sot exclusivisme qui fait départager la famille des asservis en dignes et en indignes.

Nous apprenons qu'on vient de mettre au régime politique une dizaine de grévistes du bâtiment, arrêtés le 13 courant. Allons ! Allons ! qu'on se hâte de faire cesser les tortures. Ces horreurs qui n'ont que trop duré.

# Protection Sociale

Notre pauvre société a, paraît-il, grand besoin d'être protégée. Le flot montant de la criminalité ébranle ses assises et il n'est que temps de la sauver du surin de l'apâche, de la pince du cambrioleur et de la diabolique cisaillie du lâche saboteur.

Ce fut la pensée de courageux citoyens, émus des périls qui menacent la tranquillité des honnêtes gens, leurs propriétés, et même, Seigneur ! leur peau. Une hardie initiative suivit l'idée originale du plus clair génie d'entre eux, et une Ligue, — une de plus, — fut fondée.

La Ligue de Protection Sociale s'est juré de défendre les biens et la vie des bons citoyens de cette République. Dans ce but, elle emploie les grands moyens ; des affiches sont placardées, des réunions s'organisent. On y maudit la faiblesse des législateurs, la pusillanimité des ministres, l'indulgence des juges. On y dénonce les démagogues et ces faux sentiments d'humanité qu'ils répandent et qui empêchent d'écarter les vivants les trop peu scrupuleux observateurs de la Loi.

Pour protéger l'innocence de l'enfant, la vertu de la femme, le repos du vieillard et la libre besogne de l'homme fait, on vante au passant inconnu, au délinquant possible, la mansuétude des magistrats, la douceur de la police, les calmes plaisirs des villégiatures à Fresnes. Et — ô logique ! — on en attend un sûr effet moralisateur !

Un dessinateur s'est trouvé (pas un artiste, non, mais enfin...) pour montrer, en une image vengeresse, l'odieux criminel, gisant dans sa cellule les bienfaits d'un régime confortable, d'une saine température, d'un agréable far niente, tandis qu'en face de lui, sa pitoyable victime, sortant encore ensanglanté de l'hôpital, retrouve en son triste logis sa femme et ses petits en loques, qui réclament du pain.

C'est d'une touchante bonne foi ! Une émotion attendrie vous prend devant la détresse de la victime abandonnée ; une indignation vous saisit contre ce criminel sans remords qui se prélassait sur la couche moelleuse de son joli cachot. On est ému comme à l'Ambigu !

Mais ce n'est pas du théâtre ; cette charitable émotion, cette noble indignation doivent porter leurs fruits ! On forcera la main au Parlement, au gouvernement ; on exigera des répressions sans pitié ! Qu'on bâtit de nouvelles prisons, mais de vraies prisons, celles-là, aux cellules étroites et sans air, noires, humides, mortelles ! Qu'on vote de nouveaux crédits, s'il le faut ; on se rattrapera sur le régime des détenus. Plus de poulets rôtis, de marennes vertes, de primeurs, de vieux bourgogne ! Du pain, et puis de l'eau ! Et de l'eau seulement, s'ils réclament !

Après quoi, on pourra faire de cette scandaleuse prison, de cette maison des délices, Fresnes, le palais du Chef de l'Etat, qui y sera mieux qu'à l'Elysée.

Et la société sera sauvée ! Et la vertu enfin triomphera du vice !

Je voudrais signaler, respectueusement, une petite circonstance à ces messieurs de la Ligue.

Certes, je ne discuterai pas avec eux ; ils ont trop raison. Pas mal de lecteurs de ce journal ont pu apprécier, pour leur bonheur, les douces enchanteresses de ces petits édénis, les maisons centrales de la République. Et m'attarderai-je à ces absurdes théories révolutionnaires qui prétendent comparer les honnêtes spéculations des banquiers, les pratiques vertueuses des marchands de lait amidonné et de pain à la sciure de bois, aux canailleries abominables des voyous qui osent s'emparer d'une paire de chaussures à un étalage ou d'un petit pain chez un boulanger ?

Non, n'est-ce pas ? C'est aussi idiot que si l'on disait que l'organisation économique, l'augmentation du chômage sont pour quelque chose dans ce fameux accroissement de la criminalité.

Nuées que tout cela ! Ce n'est pas là-dessus que l'on bâtit une société solide, que l'on assure la prospérité d'une grande nation comme la France, le développement de son industrie, la puissance de ses armes !

Il est d'autres moyens. Le *carcere duro*, le chat à neuf queues, le *hard labour*, la guillotine quotidienne, sans oublier la torture pour arracher les aveux ! Voilà avec quoi on gouverne un pays, Monsieur Caillaux, qui jouez à l'homme d'Etat.

Mais voici... dans la lie de la populace, dans la classe la plus honteuse du pays, s'agit un petit groupe de gens, qui grossit chaque jour, et qui veut tout casser, tout détruire, prétendant constituer une société meilleure que celle que nous a léguée l'expérience de nos aïeux. Ces gens ont l'audace de se nommer anarchistes et prétendent supprimer ministres et patrons, parlementaires et gendarmes !

Et parmi ces anarchistes, s'il se trouve en grand nombre de ces criminels politiques qui, pour avoir mérité de la République, se voient gratifiés dans ses prisons des mêmes avantages que les « apaches », il se trouve aussi d'autres délinquants.

Certains ont un jour mal supporté les exigences d'un patron, l'insolence d'un contremaître et ne se sont pas bornés à une révolte platonique. D'autres ont éprouvé le besoin de venger sur quelque agent de l'autorité les brutalités de sa brigade. D'autres encore, harassés des besognes rudes et mal payées par des patrons millionnaires, lassés

de la misère perpétuelle, renvoyés de partout à cause de leurs idées, ont cherché leur subsistance, la nourriture de leur femme et de leurs gosses, dans des travaux non reconnus par la loi.

Les anarchistes ne renient aucun de ceux-là, leurs camarades d'hier, leurs amis d'aujourd'hui et de demain. Dans une société où le travail est méprisé, où le vol, la prostitution, l'exploitation éhontée de la misère sont les seuls moyens de parvenir à la richesse, d'être influents et respectés, ils ne croient pas avoir le droit de condamner aucun moyen de gagner sa vie, d'assurer une pauvre existence à soi et aux siens.

Entre l'armurier qui fabrique les outils de massacre, le garçon de boutique qui vante au client la marchandise pourrie, le maçon qui bâtit les palais des riches, les taudis et les prisons des malheureux, et le cambrioleur qui diminue de quelques billets la fortune d'un Rothschild, l'ignoble salaire d'un Briand ou d'un Caillaux, le moins qu'ils puissent faire, c'est de ne pas choisir ; c'est d'accorder à tous, également victimes de l'iniquité sociale, leur sympathie et leur soutien s'ils se révoltent, s'ils tentent un effort vers l'indépendance et la dignité.

Et si les effectifs de la Ligue de Protection Sociale poursuivent leur immonde campagne, s'ils obtiennent la moindre augmentation de peine, la moindre aggravation de traitement qui puissent toucher un de nos camarades, ils pourront s'apercevoir de ce que la solidarité de ces anarchistes. Toutes les forces de protection sociale ne les garderont pas de ses effets.

Albert Goldschild.

## Les décrets de la "Guerre"

Dans la Dépêche de Toulouse, Eug. Fournière donne un bon point à la Guerre Sociale qui l'a mérité en se désolidarisant de l'affaire du Pont-de-l'Arche. La G.S. a fait à ce sujet un distinguo entre le sabotage intelligent et le sabotage soi-disant idiot qui nous rappelle l'étrange distinction entre l'armée révolutionnaire et l'autre.

L'acte d'Emile Henry, qui ressemble si fortement à celui du Pont-de-l'Arche, était donc un acte idiot ?

Que la G.S. daigne éclairer ses décrets. Nous ne comprenons pas bien.

Quant au Fournière, il comprend très bien, lui, qu'on n'obtient rien sans violence et que le jour n'est peut-être pas très loin où les affamés, les exploités, les séculairement onirés et meurtris se lèveront, en brandissant la torche de la vengeance, et qu'alors les violences du présent apparaitront comme bien anodines par comparaison.

Etant satisfait, le Fournière tient à voir se reculer le plus possible cet événement ; il se prononce donc contre la violence, attendu, dit-il, « qu'avec nos institutions démocratiques, tout concourt, tout conspire à éclairer, à conseiller et renseigner la masse ignorante pour la déterminer à se faire, pacifiquement, un meilleur destin » !!

On croirait lire une homélie des Débats.

Passe pour le Fournière. Il est logique. On ne raisonne pas autrement quand on est de l'autre côté de la barricade, du côté de l'assiette. Mais la Guerre ? Où veut-elle en venir avec ses criants illogismes ? Les Révolutionnaires révolutionnaires, partisans du sabotage modéré, du régime républicain d'abord, de la sociale — qui sait laquelle ! — ensuite, du monopole de l'enseignement, de la discipline de fer, du bulletin blanc, qu'est-ce donc que ces révolutionnaires-là ? Encore une fois, où veulent-ils en venir ?

## Petits Pavés

Liberté ! Liberté !

C'est par ce cri proféré sur l'air des lampions que nos bons nationalistes, alias cléricaux, accueillaient, primo, la loi contre les congrégations, secundo, celle de la séparation. Ils avaient fort bien raison de roussir contre la loi ; gueulaient-ils ces sacrés p'tits prêtres de famille, d'égés au plus de dix-huit printemps, contre le père Combes qui traitait les moines comme de vulgaires anarchistes. Seulement, nom de Dieu, nous ne marchions pas au cri de Liberté. Que voulez-vous, la bande flamidiennne nous donnait la nausée et le bloc ensoutané ne nous disait rien qui vaille, pas plus d'ailleurs que le fameux bloc de « dépenses républicaines ». Nous avions fichtre bien raison de répondre par des gnonas aux coups de gourdins que cherchait à nous asséner la haute crapule blasonnée en criant Liberté, puisqu'aujourd'hui elle fait cause commune avec ses ennemis d'hier pour demander contre les révolutionnaires des lois plus féroces que celles de 94.

Toute la bande de fustistes qui se croit honorable parce qu'elle fait partie de l'armée fait chorus. Il nous a fallu 40 ans de République pour arriver à voir des monstrosités que l'Empire aurait eu honte d'accomplir. C'est ainsi qu'après 18 mois

de détention, le gouvernement s'aperçoit que Hervé devait accomplir sa peine à Clairvaux. C'est tellement écoeuvrant que Rochefort lui-même avoue dans la Patrie qu'il faut être en république pour voir ça.

Dame, c'est la fameuse liberté de la presse !

Mais, nom d'un p'tit bonhomme, soyez donc logiques, relisez vos fameux manuels d'histoire. Le grand homme que vous avez statué, dont vous faites connaître la vie et apprendre les œuvres à nos gosses, Victor Hugo, puisqu'il faut le nommer, a écrit l'Histoire d'un Crime et Napoléon le Petit, dont certains passages sont aussi durs que les articles que vous poursuivez ; seulement, las de fustistes, il écrivait contre l'homme du 2 Décembre, alors que vous vous êtes les hommes de tous les jours.

Comme Badinguet, vous obéissez à toute la clique nationaliste.

Tartufe a changé de visage, mais il tire toujours les ficelles qui font tremousser les pantins.

Voyez plutôt la fameuse République Française, le journal de l'affameur Méline, qui,

la semaine dernière, passait de la pommade sur la calvitie de Caillaux parce que le gouvernement avait refusé à un ouvrier de l'Etat d'aller à Berlin. Le triste sire qui a pondu cette petite ordure ne peut comprendre que l'on soit cégétiste, comme il dit, anarchiste et ouvrier de l'Etat. Faut-il que cet empaillé ait le cerveau obtus pour ne pas comprendre que si pendant 9 ou 10 heures qu'un ouvrier est employé par l'Etat, il doit ses forces, son travail à l'Etat ; mais qu'une fois sorti de l'usine, de la manufacture, il doit redevenir un homme, qu'il a droit à la liberté dont la R. F. se réclame, qu'il peut être anarchiste si ça lui plaît et que, au nom des fameuses déclarations des droits de l'homme et du citoyen, déclarations affichées jusque dans les écoles, il ne peut être inquiété pour ses opinions politiques ou religieuses.

Mais la Liberté républicaine et les non moins républicaines déclarations sont des mots, de grands mots qui ont besoin de grands remèdes.

José Landès.

## PROPOS D'UN PAYSAN

# La Crise des Campagnes

L'article paru dans la Bataille Syndicaliste du 28 juin dernier sous la signature de Griffuelhes et sous le titre : *L'Industrie s'est opposée à l'agriculture*, nous vaut une longue lettre d'un camarade d'Alais protestant contre ce passage de l'article en question : « A côté de ce fermier pressuré et du domestique de ferme, il y a le propriétaire vivant sur son sol, attaché à sa maison et à sa terre, à l'abri du chômage des villes, maître de son travail et de ses outils. »

De celui-là, électeur influent, on s'occupe vraiment trop. Il est intéressant ; il l'est moins que le salarié agricole, que le prolétaire de la ville. Ces derniers, seuls, nous préoccupent. »

Peut-être est-il un peu tard pour mettre les choses au point. Rendons justice à Griffuelhes, ses constatations sont exactes. L'atrait de la vie citadine, l'appât d'un gain immédiat paraissant élevé pour des paysans ignorant le coût de la vie sont pour beaucoup dans l'exode du campagnard vers la grande ville. Le paysan aimant passionnément et jalousement la terre au point de s'en rendre esclave, que nous a dépeint Michelet, n'est plus. L'orgueil des parents, l'école primaire et le service militaire déracinent les paysans d'aujourd'hui.

Ajoutons une autre cause à la désertion des campagnes : c'est la tendance générale de l'agriculture à devenir de plus en plus, grâce au machinisme agricole, une industrie périodique, nécessitant à l'époque de l'enlèvement des récoltes un surcroît de bras. Sans l'émigration vers la ville, le chômage serait fréquent chez les salariés agricoles. De là, la fuite vers l'usine.

J'ai parlé de l'orgueil des parents. Cet orgueil ou plutôt cette vanité se combine avec le malthusianisme. Dans nos régions du Sud-Ouest plus que partout ailleurs en France, l'unique enfant est la règle. Le paysan qui nourrit l'humanité n'a pas la conscience de sa fonction. S'il a l'orgueil d'être parvenu, il n'a pas cet orgueil beau et légitime dont parlait Jobert dans un journal ami. Au contraire, il s'est senti humilié du mépris dont l'entourent les beaux messieurs et les parasites, il se signera au quatre veines pour que son fils ne soit pas un cultivateur comme lui. Si l'enfant a obtenu son certificat d'études ce n'est pas pour piocher la terre et épandre du fumier dans les guérets, il aura un emploi et de beaux habits : ça fera un monsieur de la ville.

Griffuelhes nous parle aussi des paysans succombant aux promesses alléchantes et mensongères des patrons qui se servent d'eux comme d'un frein pour enrayer la hausse des salaires. Rien de plus vrai. Tout le monde ne peut pas être fonctionnaire. Il y a même pléthore de demandes pour les menus emplois aux salaires de famine, tels que cantonniers, facteurs, douaniers, policiers, gendarmes, etc. D'autre part, la quantité de larbins voulue par les riches n'est pas illimitée. Restent les chantiers et les usines où s'engouffrent les déracinés.

J'ai donné quelques raisons morales, mais il en est une matérielle. Dans la vie ouvrière, si mal rétribuée soit-elle, il y a ce fait que l'employé touche son salaire au fur et à mesure de ses besoins ; il est payé à la quinzaine ou tout au moins au mois. Dans la vie agricole, sauf pour le pauvre journalier, rien de tout cela n'existe ; métayers et fermiers attendent des années entières dans l'angoisse, que poussent les récoltes, que les circonstances, le grand besoin d'argent les forceront à livrer à bon marché à des spéculateurs sans vergogne.

Il en est de même du petit propriétaire. Griffuelhes nous a parlé du paysan vivant sur son sol, ayant son habitation, maître de son travail et de ses outils, et, a-t-il ajouté, électeur influent dont on s'occupe vraiment trop.

« Êtes-vous certain, écrit notre correspondant, un cultivateur des alentours

d'Alais, qu'à côté de ce paysan aisé, il n'y ait pas de petits propriétaires cultivant sans outillage mécanique, mangeant leur blé en gerbe, criblés de dettes et forcés de vendre leur récolte à bas prix pour payer impôts et intérêts, qu'ils aient emprunté le reste de l'année pour pouvoir vivre jusqu'à la moisson prochaine ? »

Ce qu'il y a de certain, c'est que les diverses catégories paysannes ne sont pas séparées par des cloisons étanches ; elles se pénètrent. Le propriétaire de quelques lopins qui ne peuvent le nourrir va en journée les trois quarts de l'année, et fait de ses fils des domestiques. D'autres sont en même temps métayers et propriétaires.

L'évolution prônée par la rigide théorie marxiste n'a pas eu lieu. Le capitalisme n'a pas exercé son action sur la terre comme dans l'industrie ; on n'a pas vu l'argent se porter vers la production agricole comme il s'est porté vers la production industrielle depuis plus d'un siècle ; on ne l'a pas vu constituer de grandes compagnies agricoles sur le modèle des grandes compagnies minières, métallurgiques et textiles.

La petite propriété gagne plutôt du terrain qu'elle n'en perd. Le bon marché des terres contribue à faire du petit cultivateur un être indépendant. Je parle, bien entendu, du propriétaire de quelques hectares pouvant vivre sur sa terre et non du propriétaire miséreux et famélique dont nous a entretenu le camarade d'Alais.

Je cite un passage de sa lettre : « Si la profession de paysan a ses privilèges, ne s'en trouve-t-il pas parmi les ouvriers des villes payés à raison de 250 à 300 francs par mois et bénéficiant au bout de leur carrière d'une pension de retraite ? »

Serait-ce une raison pour ne pas s'occuper des corporations auxquelles ces privilèges appartiennent.

Il ne faut pas se le dissimuler, dit Griffuelhes, la crise paysanne est pleine de dangers pour tous. C'est aussi mon avis, et c'est pourquoi je crois qu'il serait imprudent pour les révolutionnaires de s'occuper des seuls ouvriers salariés et de négliger les autres catégories rurales : métayers, fermiers et petits propriétaires.

Sans le paysan, sans son travail, impossible de vivre. Sans son concours, impossible d'aboutir en période révolutionnaire.

D'un autre côté, s'il n'est pas avec nous, il a de grands risques pour qu'il soit contre nous. Les grands propriétaires l'accapareront dans leurs groupements qui sans eux, en beaucoup d'endroits, ne seraient guère viables.

Le paysan-propriétaire, quoique n'étant pas directement exploité par le capitalisme, l'est indirectement. Il a affaire aux intermédiaires qui achètent sa récolte à bas prix et lui vendent très cher les engrais, les semences et les diverses denrées dont il a besoin.

Le chômage des ouvriers industriels amène la misère. « Cette année, dit Griffuelhes, nombreux vont être les propriétaires, les commerçants qui regretteront d'avoir chassé le vin de la table de l'ouvrier ; d'autres regretteront à leur tour d'en avoir banni la viande. »

On ne saurait mieux dire. Il faut donc organiser les paysans, non seulement les salariés, mais aussi les possesseurs de quelques lopins, et ma foi, si la rigidité de tactique de la C. G. T. n'admet pas l'affiliation des métayers, des fermiers et des petits propriétaires, qu'ils se groupent à côté : leur coup de main ne sera pas négligeable.

Le père Barbassou.

## LE PAMPHLET DU VIEUX DIOGENE

Le numéro 2 paraîtra le samedi 29 juillet. Sommaire : L'Armée, est pourrie par l'Antimilitarisme. Fallières l'a déclaré à Diogene (Emile Beaulieu) ; La Classe du Soldat (Georges Yvetot).

En vente dans tous les kiosques : 10 centimes.



# Les Libertaires bataillent toujours

Les camarades de *Regeneration* sont toujours dans les geôles très républicaines des Etats-Unis, car ils ne possèdent pas la somme réclamée comme caution pour leur mise en liberté provisoire. On avait pu trouver l'argent nécessaire pour R. Florès Magon, lequel, comme nous le disions la semaine dernière, s'était remis aussitôt, de toutes ses forces, à lutter pour ses frères en révolte. Mais voici que *Cultura Proletaria*, l'organe anarchiste espagnol de New-York, a reçu au moment de mettre sous presse, le 15 juillet, le télégramme suivant : « Ricardo F. Magon a été arrêté hier à nouveau ».

La complicité du gouvernement américain avec le traître Madero est partout manifeste. Ce gouvernement, qui a permis le passage de troupes maderistes sur son territoire, qui tolère des expéditions de filibustiers pour le compte des capitalistes yankees, soit au Mexique, soit à Cuba, soit dans le centre Amérique, ce gouvernement ose impliquer nos camarades de violation de la neutralité ! Une action protestataire énergique devrait lui répondre partout où se trouve un représentant officiel des Etats-Unis. Les libertaires Mexicains ont besoin de l'aide de tous, sous toutes les formes, qu'on le sache bien.

La révolution est d'ailleurs aux prises avec des difficultés terribles. Elle a contre elle non seulement les forces porfiristes et maderistes du Mexique, non seulement des filibustiers payés par les capitalistes et des traîtres comme Juan Sarrabia, que l'or maderiste a tourné contre ses anciens amis, la révolution a encore contre elle les socialistes des Etats-Unis (1) et même, ô honte ! certains anarchistes individualistes comme ceux de la *Cronaca Sovversiva* et du *Novatore* deux organes italiens d'Amérique.

Quelques-uns de ces faux amis se sont rendus à Ticuana, en Basse Californie, où ils n'ont rencontré que des aventuriers, des gens de sac et de corde, les libertaires ayant été défaits sur ce lieu, comme nous avons dit, par 800 maderistes, non sans en avoir abattu soixante bien qu'ils fussent go seulement et manquaient de munitions. Eh bien, cette visite a suffi à nos individualistes pour proclamer que la révolution actuelle n'avait ni caractère politique, ni économique ; ce ne pouvait être, pour eux, qu'une louche opération financière !

(1) Les révolutionnaires mexicains ont encore contre eux, en quelque sorte, les Herveistes, qui, par leur silence persistant, se font les complices des socialistes.

La folie du débinage, dont sont atteints tant d'individualistes, prend ici une forme abominable, trop abominable, pensons-nous, pour qu'il n'y ait pas exagération involontaire. Les camarades de *Regeneration* veulent encore croire à la bonne foi de ces détracteurs et leur offrent le journal pour qu'ils s'expliquent.

Disons en passant que Ticuana n'est qu'un petit village de 150 habitants (important par sa situation sur la frontière de la Basse-Californie) et que la révolution bat son plein dans tout le Mexique, qui compte trente-un Etats, 66 îles, et environ 16 millions d'habitants.

Les anarchistes dont nous parlons sont peut-être allés à Ticuana (où ils n'ont passé que deux jours) avec l'idée de trouver une grande ville et une armée d'anarchistes les accueillant avec des hymnes anarchistes, et convaincus qu'il suffirait d'une semaine ou deux pour instaurer l'anarchie dans tout le Mexique. Mais comme l'écrit Canimita dans *Regeneration*, la révolution actuelle se heurte comme toutes celles qui l'ont précédée, à des éléments de toutes sortes : porfiristes, catholiques, maderistes, scientifiques, radicaux, modestes et ambitieux, révolutionnaires sincères et félons, conscients et inconscients, enthousiastes et indifférents. Seulement, parmi tous ceux-là, les libertaires combattent avec héroïsme et désintéressement. La mort de tant de bons camarades sur les champs de bataille mexicains le prouve assez, ainsi que l'existence difficile et le labeur acharné des camarades de *Regeneration*.

Du reste, dans tous les Etats, la lutte se poursuit aussi vigoureuse, aussi diverse qu'au premier jour. Les libertaires qui ont été les premiers à se soulever contre l'infâme Diaz n'ont pas cessé le bon combat. Tout en luttant les armes à la main, ils ont semé le bon grain et le peuple des mines, des haciendas et des villes, jusqu'aux Indiens eux-mêmes se soulèvent à leur tour de place en place et viennent à eux. A l'heure où paraissait le dernier numéro de *Regeneration* que nous avons reçu (celui du 8 juillet) des grèves sans nombre leur étaient signalées, grèves expropriatrices pour la plupart. La semaine précédente, les libertaires avaient victorieusement soutenu de longs combats contre les troupes maderistes. Dans l'Etat de Chihuahua il ne s'est point ainsi dire point passé de jour sans combat.

Les camarades Rangel et Salazar qui opèrent par là ont eu affaire, une fois de plus avec la sauvagerie des maderistes, lesquels, après avoir arboré le drapeau blanc, ont laissé approcher nos amis pour tirer sur eux de plus près !

Dans l'Etat de Coahuila, le camarade E. Canipa, qui avait son quartier général dans la Sierra del Burro comme nous avons déjà dit, a mis en déroute une colonne de maderistes après un jour entier de bataille ; nos camarades ont eu un mort et cinq blessés dans cette affaire et les maderistes cinquante-sept morts et vingt-cinq blessés. Il faut dire que la conscience de combattre pour un haut idéal vaut à un libertaire la force et le courage de dix malheureux inconscients racolés par les gouvernements.

En même temps qu'il est un combattant et un apôtre, Emilio Campa possède de sérieuses connaissances médicales ; aussi se charge-t-il lui-même de soigner les blessés, qu'ils soient maderistes ou libertaires.

Les hommes du général Zapata qui, dans le Morelos, ont pris possession de la terre, se sont mis depuis à la travailler et l'ensemencer de maïs et autres céréales, mais avec le fusil en bandouillère. A Jalapa, capitale de l'Etat de Vera-Cruz, une rencontre sanglante entre révolutionnaires et gouvernementaux a fait onze morts et vingt-neuf blessés.

La colonne du camarade Emilio Guerrero qui se trouvait encore en Basse-Californie s'est retirée dans la montagne, d'où elle descend tous les jours pour livrer quelque combat aux gouvernementaux.

Les nouvelles reçues directement ne peuvent donner, à cause de la censure, une idée complète de l'activité révolutionnaire dans tout le pays. Mais des aveux échappés aux journaux bourgeois mexicains ou américains fournissent des données intéressantes. Exemple : « L'Etat de Morelos est ruiné par les déprédations des révolutionnaires qui, par milliers, dévastent les propriétés ou s'emparent des terres » — *El Diario*. — « Un grand nombre de révolutionnaires qui avaient d'abord combattu avec Madero n'ont pas rendu les armes et prennent possession des terres par la violence. » — *El Imparcial*. — « Cinq bataillons vont être envoyés dans la région de Cocorit pour y occuper les points stratégiques et contenir les Yaquis » — *El Imparcial*, etc., etc.

Les Indiens Yaquis, race vaillante mais horriblement opprimée, se sont en effet révoltés en masse au cri libérateur de : Terre et liberté ! Et cela, grâce à la perfidie de Madero. Connaissant les aptitudes guerrières des Yaquis, Madero leur avait dit de le seconder contre Diaz ; les Yaquis ayant refusé, il leur promit

de leur rendre les terres dont ils ont été si odieusement spoliés ; alors, comme un seul homme, les valeureux Indiens se levèrent en armes et luttèrent jusqu'au bout, versant abondamment leur sang pour la révolution. La paix signée, les Yaquis rappellèrent à Madero sa promesse ; celui-ci, avec la perfidie d'un politicien consommé leur fit croire qu'il allait envoyer des émissaires à cet effet pendant qu'il assurait à ses amis les propriétaires que jamais il ne toucherait à « leurs » terres. Peu après, les Indiens ayant passé à l'action, il décidait d'envoyer des troupes pour les massacrer.

Nous n'en finirions pas si nous faisions rapport toutes les trahisons, plus infâmes les unes que les autres, accumulées par le millionnaire négrier depuis sa volte-face pourtant si récente. Nous ne pouvons relever non plus, faute de place, toutes les révoltes de péons (ouvriers agricoles) signalées aux quatre coins du Mexique.

En plusieurs endroits leurs grèves ont été suivies d'expropriation, d'incendie, de destruction du mobilier patronal et surtout des instruments de torture. Car les malheureux vivent dans un véritable état d'esclavage. Ils ne peuvent sortir du domaine de l'exploitation où ils sont attachés (hacienda) et s'ils tentent de s'enfuir, ils sont mis à la torture, tout comme faisaient les anciens avec leurs esclaves. Soumis à un règlement féroce, le moindre manquement leur vaut des traitements barbares. Tenus de fournir, du soleil levant au couchant, un labeur exténuant, ils sont payés à raison de quelques sous par jour, parfois 25 centimes seulement.

De tout cela et de bien d'autres faits, la presse vendue ne souffle mot, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Sans parler de la censure, Madero dispose d'arguments irrésistibles : les vingt millions que Diaz lui a remis pour sauver sa vieille carcasse. La presse française observe un silence intéressé pour d'autres raisons encore. Le tiers du territoire de la Basse-Californie, le tiers le plus riche en mines, est possédé en effet par une compagnie française ; une des nombreuses et si fructueuses concessions de Diaz.

Vous le voyez, camarades de tous les pays, les libertaires mexicains à qui il a manqué, à qui il manque toujours de l'argent et des armes, ont fait une besogne immense au Mexique ; ils auraient instauré le communisme libertaire, dans une province au moins, si on les eut davantage aidés. Leurs organisateurs sont emprisonnés et la tête de R. Magon est mise à prix par le sinistre Madero (lequel offre 100.000 fr.) ; des trahisons les ont atteints ; des ennemis de tout poil les entourent, mais malgré tout ils tiennent

bon et leur héroïsme triomphera de tout s'il leur est venu suffisamment en aide.

Communistes libertaires de tous pays, pensez à vos frères mexicains.

## AVIS

Tous les envois de fonds, soit pour le journal *Regeneration*, dont l'existence est loin d'être assurée, soit pour aider directement à la révolution, doivent être adressés au camarade Manuel Garza, 519 1/2 E. 4th st. à Los Angeles (Cal.) Etats-Unis d'Amérique.

Les *Temps Nouveaux* demandent des nouvelles exactes sur le Mexique. Nos camarades n'ont qu'à lire ou à faire lire, comme nous-mêmes, l'organe des libertaires Mexicains qui paraît chaque semaine.

## Le mouvement international

### ITALIE

#### Vers la grève générale

Une grande lutte est engagée entre le Capital et le Travail, depuis quelques jours, dans l'île d'Elbe et sur d'autres points du pays. Dans cette île tant parcourue par Pietro Gori, le grand propagandiste récemment disparu, un courant anarchiste se dessine nettement parmi les nombreux travailleurs des mines, du port et des usines métallurgiques. C'est ce qui nous explique l'action énergique et la grande solidarité de ces différents travailleurs qui étonnent si fort la presse bourgeoise italienne.

Après avoir vu leurs réclamations repoussées par le patronat, les métallurgistes de Portoferraio (centre industriel de l'île d'Elbe) au nombre de 2.000 environ, ont aussitôt quitté le travail avec un ensemble admirable, laissant les machines en marche et les hauts fourneaux allumés, au grand dam des exploiters. Pas un jaune n'est resté ! Tous s'en furent, jusqu'aux portiers, jusqu'à une partie des employés de bureau. Mais la Société des hauts fourneaux de Portoferraio fait partie d'un trust qui comprend les établissements de Piombino, Savone, etc., ainsi que l'exploitation des mines d'Elbe. A peine la grève des métallurgistes était-elle connue des travailleurs du port et des changeurs des mines, que ceux-ci, faisant cause commune, présentaient un ultimatum à la Société. Sur le refus de celle dernière, une grève de solidarité fut déclarée, unanimement. Le lendemain l'entrée des mines fut interdite aux mineurs proprement dits par les patrons qui répondaient ainsi à la grève voisine par le lock-out. De ce fait, 10.000 travailleurs se trouvaient solidaires dans la seule île d'Elbe.

Cependant à Piombino les ouvriers des hauts fourneaux présentaient, vers le même temps, leurs réclamations à la Direction. Au lieu de répondre, même négativement, celle-ci fit aussitôt appel à la force armée, laquelle chassa hors de l'établissement, baïonnette au canon, les ouvriers mineurs qui avaient les premiers formulé leurs revendications. Par solidarité tous leurs camarades les suivirent. Le 15 juillet le trust avait étendu son lock-out à toute son exploitation.

Les choses en étaient là le 23. L'île d'Elbe a été bondée de soldats, bien entendu. L'île est autant dire en état de siège. Le 21, la Société des hauts fourneaux citait trois mille ouvriers grévistes à comparaître tous devant le tribunal de Volterra pour cause de dommage que lui a causé la grève !

On peut noter d'ailleurs, comme un réveil du prolétariat italien tout entier, après la grève de Milan et la grande grève de paysans de la province de Ferrare, puis la grève agricole de Gubbio où le clergé, évê-

## Pour le Triomphe de l'Idée

Il n'est pas impossible que son hypothèse originale de « l'atome fluide » renouvelle, dans un avenir plus ou moins rapproché, les principes de la philosophie naturelle.

R. ROORDE VAN EYSINGA.

Il paraît que beaucoup de camarades ne s'expliquent pas clairement les motifs de ma disparition d'un journal anarchiste où je collaborais depuis déjà cinq ans. Depuis trois mois, plusieurs militants bien connus ont émis en toute liberté leur opinion sur « l'affaire Pratel » sans qu'il m'ait été possible de leur répondre une seule ligne dans les journaux d'idées de langue française (1). Les sons de cloche ont été nombreux et variés et, à en juger par les articles récents, il semble qu'ils ne soient pas prêts de s'éteindre. Alors que les uns s'imaginent que je me suis fait le défenseur de la science officielle, les autres supposent que j'en suis l'adversaire systématique. Les uns m'accusent de vouloir renouveler la science, de me croire infatigable, et me conseillent de mêler un peu de scepticisme à ma « ferveur maladroite ». Même, certain pédagogue qui, comme beaucoup d'autres, a combattu ma théorie philosophique sans avoir sérieusement étudié mes articles, a appelé sans rire « l'hypothèse nouvelle » de M. Pratele « une conception de l'étoffe du monde vieille d'au moins trente ans. Et tandis que l'un, en vertu d'un droit que je lui conteste, défend aux camarades instituteurs de goûter au fruit défendu, l'autre, dans

son organe, favorise le développement d'une thèse rétrograde sur la « Banque route de la Science » et refuse cette thèse contrairement à ce qu'il affirme que l'esprit humain est actuellement suffisamment puissant pour appréhender la vérité sur la nature des choses. Comme l'a écrit fort bien un de mes amis, il est vraiment lamentable et grotesque de s'imaginer cette chose qui eût pu paraître invraisemblable, l'alliance sur le terrain de la philosophie scientifique de certains anarchistes et de ceux qui rêvent le retour au moyen âge. C'est là, en effet, la raison pour laquelle, pour quelques instants, je demande la parole, non pour me défendre ou me justifier de délits imaginaires, mais uniquement pour défendre et sauver la vérité méconnue et dénaturée, uniquement pour hâter la venue de cet évangile de bon sens et de raison qui demain, par sa puissance même, triomphera fatalement de tous les obstacles qu'on lui oppose encore.

Pour commencer, afin d'éviter autant que possible toute nouvelle confusion, je déclare ne pas être partisan de la science pour elle-même, comme d'autres sont partisans de l'art pour l'art. Après une réflexion longuement mûrie, j'estime que la science théorique n'a de valeur philosophique que si, grâce à certains efforts d'esprit, les intelligences clairvoyantes savent en tirer les diverses conséquences logiques qui en découlent. A quoi bon, en effet, entasser expériences sur expériences, accumuler observations sur observations, si l'on ne se soucie point d'utiliser les innombrables matériaux dont on dispose à édifier une vaste philosophie synthétique ? C'est vers ce but qu'une partie de mes efforts ont tendu en ces dernières années ; créer ou plutôt reprendre en la perfectionnant une vaste

philosophie de la nature dont la *sociologie anarchiste sera l'aboutissement logique et inévitable*. Voilà, en réalité, le seul crime dont je me reconnais coupable. J'affirme et je prétends qu'en l'état actuel de la pensée humaine, quelques efforts de raisonnement peuvent suffire à nous faire une idée juste et complète du système du monde. J'affirme que tous les phénomènes de la nature jusqu'alors inexplicables s'illuminent désormais d'une lumière éblouissante grâce à l'appréhension d'un unique lien logique qui les enchaîne l'un à l'autre et les explique l'un par l'autre. Ce lien logique unique, évident comme un axiome, c'est l'atome d'éther, fluide, plastique et élastique, moteur et centre conscient du monde. Entrevu pour la première fois par le génie de Démocrite, retrouvé au siècle dernier par Clémence Royer, qui en indiqua avec une admirable précision la nature complexe et qui en fit le meilleur instrument de recherche existant à l'heure actuelle, L'ATOME FLUIDE, EST PEUT-ÊTRE LA PLUS IMPORTANTE DÉCOUVERTE QU'AIT RÉALISÉ L'ESPRIT HUMAIN DEPUIS L'INVENTION DES CARACTÈRES MOBILES PAR GUTENBERG ET CELLE DE LA LUNETTE ASTRONOMIQUE PAR GALILÉE. Aussitôt qu'un noyau suffisamment fort d'esprits lucides et conscients l'auront comprise et admise, il deviendra dès lors difficile d'en calculer toutes les conséquences. Mais, dès aujourd'hui, grâce à elle, nous pouvons en toute assurance commencer à bâtir une vaste synthèse du savoir humain analogue à celle qu'Elisée Reclus mena à bien dans le domaine de la géographie et de l'histoire universelles.

Entre autres choses, la théorie de l'atome fluide nous permet d'entrevoir que toute la substance du monde est vivante, qu'elle possède éternellement une vie virtuelle élémentaire, que toute

entière, elle tend au bonheur. Dès aujourd'hui, une connaissance suffisante de ses propriétés physiques et psychiques va nous permettre d'édifier une vaste morale universelle, une philosophie de l'espérance solide et définitive dans laquelle l'inorganique aura sa place à côté de l'organique. Quelle arme puissante une telle philosophie ne serait-elle pas entre nos mains pour lutter contre un passé d'erreurs et un présent d'iniquités ? Nous demandons aux militants anarchistes qui ont jugé superficiellement notre conduite et l'on qualifiée de *sectarisme* de rentrer en eux-mêmes et d'étudier un peu mieux la plus belle et la plus féconde des philosophies synthétiques. Quant à nous, nous sommes bien tranquilles. Nous savons bien que tôt ou tard, par la force même de l'évidence, la reconnaissance de cette nouvelle dynamique des atomes viendra fatalement. Nous savons que les organes d'avant-garde qui furent les plus réfractaires à l'admission d'une vaste morale universelle lui ouvriront toutes grandes leurs colonnes.

Aristide Pratele.

Bellerive-sur-Allier, 21 juillet 1911.

## BIBLIOGRAPHIE

Autant la littérature anarchiste est riche en brochures bon marché, autant la littérature syndicaliste semble pauvre.

Il faut donc signaler les trois brochures que vient de faire paraître la *Publication Sociale* : les *Deux Méthodes Syndicalistes*, par P. Delesalle.

Plus que jamais peut-être la question de méthode reste à l'ordre du jour. Aussi une édition mise à jour de la plaquette de P. Delesalle, les *Deux Méthodes Syndicalistes*, est-elle chose utile pour la propagande.

Tout à tour, les deux thèses, réformiste et révolutionnaire, étatiste et antiétatiste, sont clairement exposées. L'auteur, est-il besoin de le dire, montre tous les avantages et conclut en faveur de la tactique révolutionnaire, d'action directe.

Dans la même collection, la deuxième édition de : *Le Syndicalisme Révolutionnaire*, par Griffuelhes, l'une des meilleures brochures de propagande et sous un format restreint, l'une des plus complètes.

C'est l'exposé à la fois le plus clair et le plus succinct de la doctrine syndicaliste sous ses aspects les plus divers.

Dans la même série : *Le Premier Mai, historique, but, résultat*.

Chaque brochure, 0 fr. 10 l'exemplaire et 0 fr. 15 franco.

Ces trois brochures sont en vente au *Libertaire*.

### LES REVENDICATIONS

#### DU SEXE FEMININ

Les *Revendications du Sexe féminin*, par Gayvallet, brochure à 10 centimes, en vente au *Libertaire*.

Cette brochure diffère de celles du même genre qui ont paru jusqu'ici : C'est la première fois que l'on considère la situation affreuse de la femme, non pas comme ouvrière (question déjà traitée), mais comme femme (ouvrière ou bourgeoise), femme esclave de l'homme, femme dont la vie morale est souvent une souffrance continuelle.

L'auteur a fait quelques concessions (qu'il a crues nécessaires) au système politique et légal, voulant agir sur les personnes de toutes les opinions et la femme étant souvent plus esclave dans la bourgeoisie que dans le prolétariat. En effet, le prolétaire, travaillant toute la journée au dehors, ne peut pas être un tyran bien dur pour sa femme.

A lire, à titre de curiosité, une *Déclaration des Droits de la Femme*, aux pages 6 et 7, et quelques autres déclarations aux pages suivantes.

(1) Sauf cependant dans le *Réveil de Genève* qui a accueilli mon article *Vers la Vérité*.



que en fête, marche avec les grévistes !  
Enfin la grande grève lock-out d'Elbe-Piom-  
bino. Et des bruits de grève générale com-  
mencent à circuler.

Mais, encore une fois, que les camarades  
italiens veillent bien sur les mauvais ber-  
gers que le socialisme émasculant a in-  
troduits dans les Bourses du Travail. Il n'y  
a rien à attendre de bon de ces politiciens  
qui ont étouffé le splendide mouvement des  
paysans et tant d'autres avant celui-ci.

## La Fête de « La Ruche »

La 5<sup>e</sup> fête annuelle de La Ruche aura lieu  
le 6 août prochain.

Le rendez-vous général est fixé à la gare  
Montparnasse, à 8 heures du matin. Dé-  
part de Paris à 8 h. 34.

Le premier départ de Rambouillet, pour  
les camarades désireux de rentrer dîner  
chez eux, se fera par le train de 6 heures  
du soir. — Les excursionnistes qui assiste-  
ront au bal et à la fête de nuit prendront  
les trains qui se succéderont à partir de  
10 h. 38 et qui les amèneront à Paris à  
11 h. 30 du soir.

Programme de la fête. — A 10 h. 1/2 :  
réception à la gare de Rambouillet des ex-  
cursionnistes.

A midi : déjeuner champêtre dans les  
prés et bois de la propriété. On trouvera  
à « La Ruche » : pain, viandes froides,  
charcuterie, conserves, vins, bière, lait,  
café ; les excursionnistes sont priés d'ap-  
porter leur couvert.

A 2 h. 30 : grand concert instrumental,  
donné par l'harmonie de « L'Eglantine ».

A 3 h. 30 : concert (chants, représen-  
tation) offert par les enfants de « La Ru-  
che » ; allocution par Sébastien Faure.

A 6 h. 30 : dîner champêtre, dans les  
mêmes conditions que le déjeuner.

A 8 heures : fête de nuit, bal, illumina-  
tions, feu d'artifice.

A 9 h. 45 : retour.

Prix des cartes donnant droit à l'excur-  
sion Paris-Rambouillet et retour en troi-  
sième classe : grandes personnes, 2 fr. 50 ;  
enfants, 1 fr. 50 (de 3 à 7 ans).

On trouve des cartes aux bureaux du  
« Libertaire », dans toutes les coopératives  
de Paris ou de la région parisienne et  
chez l'organisateur G. Frasson, 12, rue  
Liancourt (14<sup>e</sup>), qui envoie prospectus, ren-  
seignements et cartes d'excursion contre  
mandat.

En regard de la grande affluence, on est  
pré de prendre ses cartes à l'avance.

## NOTES

Au grand émoi des gens bien pensants, des  
hommes politiques, un historien, un auteur  
dramatique vont réhabiliter Mandrin.

Tout le monde connaît l'histoire de ce fa-  
meux bandit : à la tête d'une bande d'indivi-  
dus avinés, sordides, il parcourut principa-  
lement le Dauphiné, semant la terreur sur  
son passage. Il s'attaqua aux villes après  
avoir terrorisé les villages, les faisant con-  
tribuer comme un capitaine victorieux après  
un siège.

Il donnait ainsi l'exemple aux généraux de  
Napoleon.

D'ailleurs, voici ce qu'écrivit J. de Spengler :  
« Napoléon qui devait s'y connaître, ne se  
faisait guère d'illusions sur la moralité de  
ses valets. Au fait, dit-il un jour à Sainte-Hé-  
lène, j'aurais pu faire fusiller tous mes gé-  
néraux en chef, il n'en est pas un qui ne  
l'ait mérité. L'année prenait dans les caisses  
de la garde dont il avait le commandement  
les sommes nécessaires pour meubler son pa-  
lais : 300 ou 400.000 francs.

Napoléon écrivit à Marmont le 8 mai 1808 :  
« Vous n'avez pas le droit de forcer la  
caisse. » Les mémoires du temps sont pleins  
des vols des généraux. Ils lèvent des  
impôts et les empochent, Napoléon écrivait  
encore, le 21 février 1808 : « J'ai fait donner  
ordre à Masséna de verser les deux millions  
qu'il a soustraits. »

On voit que le banditisme de Mandrin n'é-  
tait pas plus grand que celui des généraux de  
Napoleon.

Jouissez avides avant tout du bien d'au-  
trui, couvrant ses opérations du prétexte de  
l'intérêt général, dépouillant au nom de ses  
principes des contrées terrorisées, Mandrin  
avait laissé à d'autres le soin d'achever son  
œuvre ; ces autres sont venus. — Eh oui ! ils  
sont venus, nous voyons tous les jours ses  
disciples opérer à la Bourse, au Parlement,  
dans le gouvernement, dans la presse, par-  
tout où se dresse le capitalisme avilissant, et  
l'on peut franchement dire qu'ils continuent  
dignement et même surpassent le bandit Man-  
drin.

M. Montorgueil serait bien aimable de  
nous dire la différence que l'on peut faire en-  
tre un Mandrin ou un Cartouche et un hom-  
me d'affaires actuel, un politicien, un gé-  
néral d'Amade ou autre, qui pillent, ruinent  
et saccagent tout sur leur passage, à l'égard des  
bandits susnommés, ou encore un de ces fi-  
nanciers qui aujourd'hui nous gouvernent  
comme Mandrin régissait les Dauphinois.

Ernest Duté.

**Camarades,**  
par tous les moyens  
venez en aide  
au LIBERTAIRE

VIENT DE PARAÎTRE :

## L'Initiation Sexuelle

Tous les pères et mères ont pour devoir de lire ce livre

Enfin ! vont s'écrier toutes les personnes éprises de progrès et de vérité.  
C'est qu'en effet un livre qui traite de l'initiation sexuelle de l'enfance est at-  
tendu, on peut le dire, depuis des siècles. Le Congrès international d'hygiène  
scolaire, qui s'est tenu à Paris en août 1910, s'est longuement occupé de cette  
question, et nombre d'éminents professeurs ont été d'avis qu'il était grand  
temps de donner aux enfants des notions scientifiques sur les choses de la  
sexualité. Vers la même date, un projet de loi déposé à la Chambre italienne  
demandait qu'un enseignement de cet ordre fût institué dans toutes les écoles  
de la péninsule.

Mais chacun s'accorde à reconnaître que c'est là une matière délicate et  
que nul manuel n'existe encore.

Ce manuel, les pères et mères de famille, ainsi que les instituteurs le trou-  
veront dans **L'Initiation Sexuelle**.

Au très grand mérite de fournir les moyens pratiques de donner aux en-  
fants un enseignement sexuel avec tout le tact, tout le doigté désirables, l'au-  
teur joint celui, non négligeable de décrire, en des termes accessibles à tous,  
les phénomènes de la reproduction humaine, qu'aucun adulte ne devrait plus  
ignorer.

En outre, on plût à cause de ses qualités de naturel, de mouvement et  
de vie, la langue de l'auteur est d'une grande simplicité. Aussi est-ce avec un  
véritable charme que l'on suit pas à pas, de l'âge le plus tendre à l'âge  
adulte, les deux enfants, un garçon et une fille, qu'il nous présente dans cet  
enseignement en action.

Répondant ou allant au devant des questions de l'enfant pris en général ;  
traitant, dans une note rigoureusement scientifique, tous les sujets sexuels  
(génération végétale, animale et humaine, onanisme, maladies vénériennes,  
etc.), et cela, il est bon de le répéter, avec un tact parfait, cet ouvrage, on  
peut l'affirmer, satisfait de la manière la plus élevée, la plus véridique et la  
plus pratique à la fois, à la grande nécessité de notre époque.

Un volume, avec figures dans le texte. Prix : 3 fr. ; franco : 3 fr. 25.

En vente au Libertaire

## A LA « DÉPÊCHE »

Au directeur de la La Dépêche de  
Toulouse, journal de la ploutocratie  
du Midi.

Dans un article où le jésuitisme le dis-  
pute à la canaillerie, le directeur de La Dé-  
pêche de Toulouse, essaye, du reste comme  
il le fait presque tous les jours, de démon-  
trer que les déclarations des antimilitaristes  
ne sont que l'antiféminisme. Au jour  
d'une mobilisation, dit-il, les antimilitaristes  
ne mettraient pas au dos, ne seraient-ce  
par crainte de la cour martiale. Le Pierre  
et Paul de La Dépêche, nous croit aussi  
lâches que la tourbe d'électeurs qu'il abreu-  
ve tous les matins de ses phrases courtes  
et empoisonnées. Sac au dos, heu ! peut-  
être bien ; mais pour faire comme les gar-  
des françaises qui, en 1789 aidèrent au pe-  
uple à prendre la Bastille.

Le poteau est donc votre dernier argu-  
ment ? Quoi ! parce que des ouvriers ré-  
clamant leur droit à la vie, morigénent et  
houspillent quelque peu les traitres et les  
jaunes, vous n'avez pas assez de mots pour  
détruire ces faits odieux, indignes, révoltants,  
et pour nous inculquer vos idées sur la pa-  
trie, vous ne parlez rien moins que de nous  
coller au mur ? Oh ! nous savons bien que  
vous en êtes capables, que vous rêvez mé-  
me une saignée afin d'endiguer le flot qui  
monte. Nous voyons bien que les lauriers  
du génome Fourquière et de Galilée, de si-  
mistre mémoire, vous tentent, mais sachez  
bien, ô dégoûtant et vénal folliculaire, que  
la cour martiale dont vous nous parlez, ne  
nous effraye point. Car il pourrait bien  
faire que les patrons qui vous payent pour  
jeter quotidiennement l'insulte et la libé-  
rie sur ceux qui luttent pour la liberté,  
soient les premières victimes de leur rapa-  
cité. L'histoire nous enseigne que les esclav-  
es, ont su faire payer quelquefois à leurs  
maîtres, leur cruauté et leur arrogance.

On a vu des Foulon suspendus aux lan-  
ternes et des têtes de princesse au bout  
d'une pique. Au procès de l'Affiche rouge,  
Gohier vous a dit : « Vous êtes maintenant  
les princesses. » Prenez donc garde, car plu-  
sieurs pour que les Elie, les Schneider,  
les Mannesman, etc., s'emparent des gise-  
ments miniers du Maroc ou d'ailleurs, nous  
préférerions risquer notre peau à vous com-  
baher, vos pareils et vous, ainsi que le  
gouvernement de ploutocrates que vous  
défendez et les grands maîtres de finance  
dont vous êtes le larbin.

Que l'occasion se présente et nous ve-  
rons qui aura le dernier mot. Vous saurez  
alors de quel côté de la barricade se trou-  
vent les couards et les lâches.

Léopold Combes.

## Œuvre de la Presse révolutionnaire

Les cléricaux envoient leurs journaux  
dans les campagnes.

Les républicains les imitent.  
Révolutionnaires, faites comme eux ;  
en face de la presse radicale et répu-  
blicaine qui sème le mensonge, dres-  
sons la presse révolutionnaire qui cla-  
me la vérité, pousse à la révolte.

L'Œuvre de la Presse révolutionnaire  
envoie gratuitement le Libertaire et les  
Temps nouveaux aux adresses qu'on lui  
donne ; elle a créé, à titre de propa-  
gande, des abonnements mensuels à  
ces deux journaux.

Camarades, si vous voulez que la  
presse anarchiste vive, abonnez-vous au  
Libertaire et aux Temps nouveaux.

Pour tout ce qui concerne l'Œuvre  
de la Presse révolutionnaire, s'adresser  
à E. Guichard, 58, rue des Cités, Au-  
bervilliers (Seine).

Souscription : groupe d'Angers-Dou-  
tre, 2 francs ; anonyme, 0 fr. 50 ; L. C.,  
à Passy-Villebon, 1 fr. ; Foyer Popu-  
laire, 0 fr. 50. Total, 4 francs. Merci à  
tous.

## POUR « L'ESPÉRANCE »

Aux amis de l'imprimerie communiste  
« L'Espérance »

Camarades,  
Voilà un an que « L'Espérance » a été  
fondée.

Depuis juin 1910, nous avons traversé  
de pénibles crises et passé par bien des  
vicissitudes au cours desquelles l'apport  
primitif de capital, de 20.000 francs s'est  
élevé successivement à 28.000 francs.

Il y a donc — au cours d'une année  
de début — 8.000 francs qui ont été prêtés  
à « L'Espérance » pour ne pas la lais-  
ser sombrer, entraînant avec elle le but  
de propagande qu'elle s'était assigné.

C'est pour éviter cette « faillite mo-  
rale » que nous avons persisté, malgré  
les difficultés, et nous sommes heureux  
d'avoir pu le faire en vue du but final.

Si, durant les premiers temps de son  
existence, « L'Espérance » n'a pas fait  
un chiffre d'affaires suffisant pour cou-  
vrir ses frais généraux, si même elle a  
dû emprunter pour joindre les deux  
bouts, c'est que tous ceux qui s'inté-  
ressent à elle n'ont pas su lui apporter  
les éléments de travail qui étaient à leur  
disposition.

Actuellement, tout fait prévoir qu'en-  
fin les camarades ont compris que,  
pour que « L'Espérance » vive, il fallait  
lui donner beaucoup de travaux.

Qu'il soit donc bien entendu que ceux  
qui s'intéressent au but de « L'Espé-  
rance » veulent bien lui donner tous  
leurs travaux d'impression, au lieu de  
faire réaliser des bénéfices à des mai-  
sons patronales.

L'Espérance a été fondée dans un but  
unique de propagande. C'est là son ori-  
ginalité et ce qui doit lui assurer le  
concours de tous ses amis.

L'Espérance s'adresse à tous les ca-  
marades et en particulier à nos amis des  
syndicats : c'est d'eux que dépendra sa  
vitalité.

« L'Espérance »

8 juillet 1911.  
P.-S. — Notre camarade Jacques  
Long ayant dû — le 8 juillet — quitter  
les fonctions d'administrateur pour  
cause de santé, prière d'adresser tout ce  
qui concerne « L'Espérance » au ca-  
marade Georges Fournier, administrateur  
délégué depuis cette époque.

Imprimerie Communiste « L'ESPE-  
RANCE », 1, et 3, rue de Steinkerque,  
Paris-18<sup>e</sup>.

Affiches, journaux, brochures, tra-  
vaux de ville, etc. — Téléphone 429-92.

## Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy.  
1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé.  
Cet ouvrage est précédé d'un exposé des  
moyens individuels, familiaux, sociaux de  
réguler la préservation sexuelle.

Il est divisé en deux parties :  
1<sup>re</sup> Notions sur la génération, union  
sexuelle, fécondation ;  
2<sup>e</sup> Moyens d'éviter la conception, à em-  
ployer soit par l'homme, soit par la femme.  
Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter  
la grossesse sont exposés en détail,  
matière dont ils sont fabriqués, manière de  
les employer, nettoyage, entretien en bon  
état, avantages et inconvénients, etc. Sous  
ce rapport, cette brochure est certainement  
la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

CHAMPS, USINES, ATELIERS  
Par Pierre KROPOTKINE  
Un volume : 2 fr. 75 ; Franco : 3 fr. 25.

## L'Agitation

SAINT-DENIS

La trahison du sieur Métivier, a été pour  
l'hebdomadaire socialiste de la localité, l'oc-  
casion d'une petite malpropreté à l'égard  
des militants anarchistes syndiqués.

La chose ne doit pas surprendre. C'est  
assez dans l'habitude des bons copains du  
parti unifié. Mais, cette fois, c'est un peu  
trop gros pour passer ; et nous manque-  
rions à notre devoir le plus élémentaire en  
ne protestant point.

Il est évident que Métivier savait se faire  
applaudir des ouvriers révolutionnaires  
en général, et de ceux de Saint-Denis en  
particulier. Mais il n'était pas un anarchis-  
te. C'était, tout au plus (voir l'Humanité de  
lundi 24 juillet), une vipère que le parti  
socialiste avait réchauffée dans son sein. Il  
faut manquer de la plus élémentaire bonne  
foi pour faire de ce perroquet de tribune un  
anarchiste.

La vérité — et c'est ce que l'Emancipa-  
tion avait dû dire — c'est que les milieux  
révolutionnaires et ouvriers sérieux sont  
plus que les parolottes électorales, suscep-  
tibles de donner du tintouin à nos dirigeants.  
De là, à provoquer la trahison de quelques  
sales moineaux, afin de savoir ce qui se  
passe dans les groupements jugés subver-  
sifs, il n'y a qu'un pas. C'est l'enfance de  
l'art pour des gouvernants. Ceux d'autre-  
fois comme ceux d'aujourd'hui n'y ont ja-  
mais manqué, comme n'y manqueraient  
point les gouvernements futurs.

Le mouvement révolutionnaire, fort heu-  
reusement, n'est pas à la merci de quelques  
villains bourgeois. Et c'est justement en s'é-  
purant, en se séparant brutalement de ses  
membres gangrenés, que la révolution fera  
voir aux masses populaires qu'elle est une  
hegémonie de salubrité et d'assainissement  
nécessaire, et qui se fera aussi bien contre  
les classes dirigeantes que contre leurs  
soutiens.

Les travailleurs libertaires.

MONOGRAPHIE

### Le Chambon-Feugerolles

Située à 7 kilomètres de Saint-Etienne,  
le plein centre houiller, la petite commune  
du Chambon-Feugerolles est avec ses  
12.000 habitants une des cités les plus in-  
dustrielles de cette région de la Loire. L'in-  
dustrie métallurgique qui y forme la base  
de toute activité, est d'une prospérité sans  
cesse grandissante. C'est ce qui explique  
les grèves qui ont éclaté en diverses cir-  
constances, et la constitution du puissant  
syndicat, qui en ce moment encore soutient  
la lutte contre les patrons boulonniers lock-  
outeurs.

Le mouvement syndical assez actif dans  
cette commune, est le centre de toute agi-  
tation. A côté se dresse le parti socialiste  
qui, la comme ailleurs, voudrait régenter  
tout le monde et toute action. Ce groupe-  
ment autrefois assez important n'est plus  
aujourd'hui pris au sérieux que par ses  
adhérents. Le quinzémisme est en baisse  
car, quelques jeunes militants, autrefois  
adhérents. Le quinzémisme est en baisse  
tâchés et avec le concours des quelques  
éléments libertaires qui existaient, se sont  
efforcés à donner à la propagande nette-  
ment révolutionnaire, tous leurs efforts.

De cette action naquit le groupe de pro-  
pagande communiste libertaire qui groupe  
dans son sein, tout ce qui aujourd'hui veut  
la libération des individus. La rébellion  
propagande du groupe se fait surtout par  
la brochure et les causeries entre camara-  
des. Les réunions ont perçurent de gros ba-  
vards n'étant rien soivent que le prélude  
d'une action politique future, le groupe  
va d'ailleurs y porter sa contradiction.  
Tout nous prouve que celle-ci ne pourra  
qu'être bienfaisante au point de vue de  
l'éducation.

L. M.

La grève des boulonniers bat toujours  
son plein. La lutte est engagée depuis bien  
des jours, mais les grévistes n'ont pas  
pas lâché pied avant d'avoir obtenu sa-  
tisfaction. Les journaux sont pleins d'« at-  
tentats anarchistes ». Ceux d'aujourd'hui  
26 juillet signalent « le troisième depuis  
6 jours » ! Il s'agit d'un engin placé  
dans un poste transformateur d'énergie  
électrique distribuant le courant à haute  
tension à quatre usines de boulonnerie.  
« L'expérience ou la maladresse de celui  
qui disposa l'engin, fit que les dégâts furent  
sans importance », dit-on. Le bruit de l'ex-  
plosion fut entendu à deux lieues à la ronde.  
Nous reviendrons sur cette intéressante  
grève.

ROANNE

Après la superbe manifestation contre les  
retardataires qui se déroula sous les yeux fu-  
rillonnés de toute la clique gouvernementale  
qui avait mobilisé pour la circonstance la  
gendarmerie et la troupe, les travailleurs de  
Roanne ont tiré profit des exhortations des  
militants ouvriers, les invitant à se grouper  
dans leurs syndicats respectifs, seuls ca-  
pables d'apporter des améliorations à la  
vie de misère et de privation qu'ils su-  
bissent.

Le nombre de ceux qui ont enfin compris  
s'accroît tous les jours. Les adhésions aux  
divers syndicats de notre ville sont de plus  
en plus nombreuses, il faut donc que les  
militants redoublent d'ardeur et d'activité  
pour semer le bon grain de l'émancipation.

Jeu 20, les ouvriers maçons et aides  
se sont mis en grève réclamant à leur tour  
0,60 de l'heure et les aides 0,50. C'est avec  
unanimité que ce mouvement s'est produit.  
Ces travailleurs demandent, en outre, la  
limitation des heures de travail pour sup-  
primer les abus qui se commettent sur les  
chantiers où sont occupés des ouvriers au-  
trichiens qui font des 12 et 14 heures de  
travail par jour.

Ces travailleurs, nourris par les entre-  
preneurs, sont payés à la journée, isolés  
des autres travailleurs, ils se font les com-  
plices sans le savoir des exploités du bâ-  
timent ; espérons que la cohésion des gars  
de la bâtisse aura raison de la rapacité  
sans bornes de leurs maîtres.

Les ouvriers menuisiers luttent toujours  
avec autant de fermeté ; ce ne sont pas les  
quatre jaunes qui les empêcheront de vain-  
cre la résistance patronale ; plus que ja-  
mais ils doivent se sentir les coudes, agir,  
et la victoire est au bout.

Le groupe artistique « L'Avenir » a donné  
un concert de propagande à Thizy (Rhône)  
le samedi 15. C'est dans une salle comble  
malgré la chaleur étouffante, que les tra-  
vailleurs de Thizy avaient tenu à venir  
applaudir leurs camarades de Roanne. Une  
collecte faite pour les grévistes apprentis  
qui sont au nombre de 200, a produit 30,50.  
Ces camarades grévistes avaient assuré l'or-  
ganisation matérielle du concert. Bonne  
journée pour les idées révolutionnaires.

F. Daidier.

## Pour « le libertaire »

Il ne faut pas se lasser de le répéter parce  
que cela est vrai, l'agitateur REVOLU-  
TIONNAIRE ANARCHISTE serait bien  
plus considérable si LE LIBERTAIRE était  
davantage soutenu.

Le meilleur des moyens consistant à lui  
faire des abonnés, nous informons les ca-  
marades que nous tenons à leur disposition  
des carnets d'abonnement que nous nous  
ferons un plaisir de leur adresser.

La tournure que prennent les événe-  
ments, la réaction bourgeoise, les équi-  
voques de socialismes mal définis, tout nous  
montre la nécessité d'intensifier l'agitateur  
nettement anarchiste révolutionnaire.

Camarades, aidez-nous !

## Communications

Foyer populaire de Belleville, 5 rue Henri-  
Chevreau. — La causerie : « De l'utilité d'une fé-  
dération communiste » qui devait faire le camara-  
de Balon le jeudi 27 juillet est remise au jeudi  
3 août à cause du Meeting contre la guerre qui  
aura lieu à l'Eden Concert à cette date.

Samedi réunion de tous les adhérents au F. P.  
« Le F. P. doit-il adhérer à la fédération commu-  
niste ? »

Fédération Révolutionnaire Communiste. —  
Groupe des Originaux de l'Anjou. — Samedi  
29 juillet, à 8 h. 1/2, réunion salle Fabien, 70,  
rue des Archives (3<sup>e</sup>).

1<sup>re</sup> Organisation d'une caisse de solidarité.

2<sup>e</sup> Propagande pour la saison d'été.

Un chaleureux appel est fait à tous les camara-  
des révolutionnaires de l'Anjou résidant à  
Paris ainsi qu'aux camarades des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> ar-  
rondissements qui voudraient se joindre à nous  
pour intensifier la propagande.

NOTA. — Nous prévenons les groupes qu'un  
individu se disant infirmier révoqué, posses-  
seur de papiers qui lui ont été remis par des  
camarades dont il a surpris la bonne foi, en-  
tre autres d'une lettre émanant du groupe de  
la Coopérative d'Angers-Boutre, cherche à em-  
plier les copains. Signe caractéristique : Ce  
type refuse tout boulot, il n'accepte que le po-  
gnon.

Jeunesse d'Education et d'Action du 14<sup>e</sup>. —  
Après la lutte que nous venons de terminer dans  
le bâtiment, il nous reste à continuer la propa-  
gande dans nos groupes : c'est-à-dire faire l'é-  
ducation des individus afin qu'ils comprennent  
le besoin de se révolter et de se grouper ferme-  
ment pour répondre à toutes attaques patronales.  
C'est donc pour cela que nous invitons tous  
les jeunes gens à venir à notre réunion qui aura  
lieu le 28 juillet 103, rue du Château. Au petit  
Balcon.

BOULOGNE-SUR-MER

Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire. — Tous  
les camarades de la jeunesse syndicaliste sont  
priés d'assister à la réunion qui aura lieu le  
samedi 30 juillet à 8 h. à Bourse du Travail,  
2<sup>e</sup> étage sans exception aucune. Très urgent.

LE HAVRE

Les copains trouveront tous les journaux anar-  
chistes chez Mariette, 10, rue d'Erlat.

LIMOGES

Groupe d'Union Révolutionnaire. — Malgré  
les nombreux efforts et les appels répétés, faits  
par les camarades, pour constituer un groupe,  
ces appels sont restés lettre morte ou presque.  
Nous sommes actuellement dans l'impossibilité  
de lutter contre l'influence des politiciens de  
toute école ; et les attentats réactionnaires tous  
jours à l'ordre du jour, nous surprennent dé-  
sarmés.

Il y a peut-être un peu de notre faute : les  
efforts n'ayant pas été assez coordonnés. Aussi  
est-il urgent devant le caractère d'apreté que  
prend la bataille sociale, de tenter un effort  
plus vigoureux pour réaliser l'Union de tous les  
révolutionnaires qui ont quelque activité à dé-  
penser.

En conséquence, nous invitons tous les lec-  
teurs de la Bataille Syndicaliste, du Libertaire,  
des Temps Nouveaux et de la Guerre Sociale à  
assister à la réunion qui aura lieu le mercredi  
2 août à 8 h. 1/2 du soir, salle du conseil d'ad-  
ministration de l'Union Coopérative. Que pas un  
ne manque à l'appel.

MARSEILLE

Groupe franco italien. — Samedi soir à 8 h. 1/2,  
46, quai de Rive-neuve, 4<sup>e</sup> étage, causerie sur  
l'anarchie et la révolution. On parle en italien  
et en français.

Comité de Défense sociale. — Dimanche 30  
juillet à 6 h. du soir, assemblée générale au siège  
bar du Quinconce, 63, allée des Capucines.

SEDAN

Groupe Révolutionnaire. — Samedi 29 à 8 h. 1/2  
du soir, réunion salle Taft.

Ordre du jour : Adhésion à la Fédération  
communiste ; proposition du camarade Andt ;  
décision importante à prendre. Présence ur-  
gente.

ROMANS

Groupe de lectures syndicales. — Réunions  
tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, à la Bourse  
du Travail.

## Petite Correspondance

Un camarade désire acheter une baladeuse  
de camelot d'occasion. Ecrire à C. G., au Libér-  
taire.

J. MARCEL. — Est prié d'envoyer son article  
pour le prochain numéro de La Lutte Sociale  
de Toulouse et de lui donner son adresse.

VALLA. — Vous avez parfaitement raison. Il  
s'agit d'une méprise.

AUGERY. — Voudriez-vous nous faire savoir  
votre adresse au Libertaire.

POULAIN. — Il a été expédié du n° 32 au 33  
inclus 200 exemplaires, ce qui ferait 15 francs  
sans les envois.

Un camarade garçon plombier sans travail  
cherche un copain pour lui servir d'aide. Ecrire  
au journal.

L'imprimeur-gérant :  
JACQUEMIN  
15, rue d'Orsel. — Paris.